



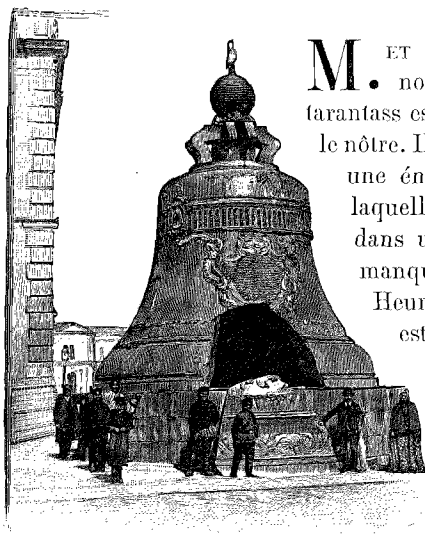
ABANDONNÉS SUR LA BERGE¹ (PAGE 238).

DE PÉKIN A PARIS², LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE.

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XXII

De Krasnoïarsk à Tomsk.



LA GROSSE CLOCHE DE MOSCOU³.

M. ET MME REGAMEY nous suivent. Leur tarantass est plus petit que le nôtre. Ils ont mis dedans une énorme malle, sur laquelle ils sont juchés, dans une position qui manque de sécurité.

Heureusement la route est bonne, les côtes moins nombreuses et moins raides. Les villages sont plus rapprochés et plus importants. Le premier que nous traversons se com-

pose d'une unique rue, qui a 7 verstes de longueur.

La province du Iénisséi est très fertile; le gouverneur nous dit que dans le district de Minousinsk, à 200 verstes au sud, le seigle coûte 5 kopeks le poud, et qu'on vend pour le moment la récolte de 1889. Faute de pouvoir écouler les produits, une faible partie du territoire seulement est mise en culture. S'il y avait des moyens de communication, ce pays serait le gre-

nier de la Sibérie. Tandis qu'ici on ne trouve pas à vendre les grains, il y a disette et famine à 1 000 verstes à l'ouest et les paysans affamés sont obligés d'émigrer.

En contemplant les merveilleuses récoltes qui se préparent çà et là, Hane est surpris de voir si peu de terrain mis en culture, et ne peut s'empêcher d'en exprimer son étonnement : il explique la chose par la paresse manifeste des habitants.

J'ai eu souvent l'occasion de voir l'ingénieux appareil que les Sibériennes ont imaginé pour bercer les enfants sans interrompre un travail de couture. Qu'on se figure un cadre en bois muni d'une toile : c'est le berceau. Il est suspendu par quatre cordes à une longue perche flexible; au-dessous pend un anneau au moyen duquel on imprime avec le pied un mouvement de haut en bas. Quelquefois cet anneau n'existe pas, et l'on se contente de faire balancer le berceau. Hane m'affirme que cette méthode est également chinoise et très usitée dans les campagnes.

Dans toutes les maisons de poste, généralement dans un des angles faisant face à la porte d'entrée, est une grande icone encadrée, devant laquelle une veilleuse

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

2. Suite. — Voyez t. LXVII, p. 177, 193, 209, 225, 241 et 257; t. LXVIII, p. 193 et 209.

3. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

brûle perpétuellement; puis, vers le milieu d'un panneau, la photographie du tsarévitch.

A quelques verstes au delà d'Atchinsk, nous remarquons deux colonnes en briques rouges. Elles indiquent la limite du gouvernement du Iénisséï. Nous quittons la Sibérie orientale pour entrer dans le gouvernement de Tomsk et la Sibérie occidentale.

Jusqu'ici, à part de rares exceptions, nous avons trouvé les routes de poste bonnes ou assez bonnes. Maintenant elles deviennent abominables. Rien ne peut donner une idée des fondrières au milieu desquelles il faut passer par moments : je me demande comment notre tarantass y résiste. Or il faut remarquer que nous sommes favorisés par le temps, et que s'il pleuvait, les routes seraient encore plus mauvaises. Certains villages sont des nids de boue et d'ordures; on marche dans le fumier jusqu'à la porte des stations de poste, qui sont sales et mal tenues. Il y a ici une incurie évidente. Le Sibérien est paresseux et apathique, mais il a au plus haut point le sentiment du respect et de l'obéissance. S'il est bien dirigé, on obtient de lui ce que l'on veut. C'est malheureusement le laisser-aller qui domine dans le gouvernement de Tomsk, et nous sommes heureux d'ajouter : dans le gouvernement de Tomsk seul !

A toutes les stations M. Regamey demande des nouvelles du choléra, et plus nous avançons, plus ces nouvelles sont mauvaises. On nous parle d'abord d'un, puis de deux, puis de quatre décès par jour à Tomsk. Enfin un voyageur allant à Irkoutsk nous affirme que sur le *Kosakovski* il est mort cinq personnes, que sur la barge qu'il avait à la traîne il est mort quarante-six forçats, que la navigation est interrompue par ordre supérieur, et que nous ne pourrions quitter Tomsk. Il nous conseille fortement de retourner à Krasnoïarsk. Notre ami, qui s'impressionne facilement, le ferait pour bien peu. Je lui conseille de ne plus rien demander à personne.

Ma liste blanche n'a plus ici aucune valeur. A une station, ne trouvant pas de chevaux, nous nous adressons à un paysan qui veut bien nous conduire pour le même prix que la poste et qui, arrivé à l'étape suivante, nous propose, de lui-même, de nous trouver des chevaux de particuliers, dans les mêmes conditions. Nous avons fait ainsi huit des dix-neuf étapes du gouvernement de Tomsk, sans aucun ennui, et sans autre accident que la chute, sans conséquence, d'un des chevaux du tarantass de M. Regamey. Par contre, entre deux stations, dans des chemins impossibles, nous dépassons six voitures de la poste arrêtées; l'une d'elles a une roue cassée. C'est merveille que pareil accident n'arrive pas à tous les véhicules.

A Haldieva, petit village pittoresque, on arrive par une descente très dangereuse dallée du haut en bas avec des troncs d'arbres non équarris. Le yemchtchik n'ose la descendre sans mettre le sabot, dont nous nous servons pour la dernière fois.

6 août. — Il est 10 heures; nous arrivons à Cemilij-

naya. C'est la dernière station avant Tomsk, dont nous ne sommes plus qu'à 31 verstes. Encore trois heures, et nous serons au bout de nos peines. Il n'y a pas de chevaux à la poste, mais les chevaux *volnés* (c'est-à-dire appartenant à des particuliers) sont là. On nous demande un rouble de plus que le prix ordinaire : va pour le rouble, et nous partons au galop de quatre bêtes fougueuses. A moitié chemin est une descente. Je fais arrêter le tarantass, je prends mon appareil et je cours installer Hanc, à qui je donne mes instructions; puis, remontant en voiture, ordre est donné au yemchtchik de se lancer à fond de train sur la pente rapide. Hanc presse la poire : quel sera le résultat? Notre gravure le fait connaître.

Bientôt les dômes des églises de Tomsk apparaissent au loin, éclairés par un brillant soleil. La partie du voyage qui nous effrayait le plus sera terminée dans moins d'une heure, et nous ne pouvons que nous féliciter de la façon dont elle s'est effectuée.

On nous avait beaucoup parlé de l'ivrognerie en Sibérie : nous avons eu rarement à en souffrir. Un cocher ivre nous a versés en Transbaïkalie, mais ce n'était pas un cocher de la poste. Une fois, à je ne me rappelle plus quelle station du gouvernement de Tomsk, nous avons trouvé absolument tout le personnel dans l'impossibilité de parler ou même de se mouvoir : smotritiel, yemchtchiks, garçons d'écurie, femmes des uns et des autres. Tout le village semblait du reste à l'unisson. Nous désespérions de pouvoir partir, quand par bonheur vint à passer un paysan en assez bon état, qui consentit à nous conduire. C'était un jour de fête, de *Praznik*.

En dépit des croix qui émaillent le paysage, jamais nous n'avons eu d'alerte sérieuse.

On nous avait prévenus que ce serait autour du lac Baïkal et dans les environs des villes qu'il serait le plus nécessaire de ne dormir que d'un œil. Il est certain que c'est entre Irkoutsk et Tomsk que nous avons rencontré le plus de gens à mine suspecte, forçats évadés, nous disait-on, mais qui ne sont dangereux que quand ils sont en nombre. Pour rendre les embuscades moins faciles, de chaque côté de la chaussée, qui est déjà large par elle-même, la forêt a été abattue, presque partout, sur une largeur de 15 à 20 mètres, ce qui permet de surveiller la route, et de se préparer à la bataille en cas d'attaque. J'ai remarqué que la nuit on rencontrait bien rarement un attelage voyageant seul. Le jour, c'est différent.

Nous savions qu'il ne faut pas compter pour la nourriture sur ce qu'on peut se procurer dans les villages, et nous avions des provisions. Le samovar, c'est tout ce qu'on doit s'attendre à trouver dans les maisons de poste. Toutefois, outre le thé, dont on fait une incroyable consommation, les habitants boivent une sorte de bière fabriquée avec le pain de seigle et parfumée aux fruits, qu'ils nomment *kvass*. C'est une bière de ménage, à laquelle on s'habitue très bien. On en trouve assez souvent dans les maisons de poste.

LA ROUTE¹.

Une seule fois dans tout le voyage, on nous a proposé du bouillon de mouton. Nous avons accepté avec empressement et nous nous sommes mis à table. On apporta une soupière fumante. Elle était pleine d'un liquide absolument blanc sur lequel nageaient des morceaux de graisse de mouton, sans la moindre parcelle de chair. On dit que les Cosaques mangent de la chandelle : ce n'était pas de la chandelle, mais peu s'en fallait. Ce que c'est que la famine ! nous avons bu ce bouillon.

A une heure nous entrons dans la cour de l'hôtel de l'Europe, à Tomsk, où nous trouvons, dans une bonne chambre, deux sofas sur lesquels nous placerons nos matelas. Nous voyons sur une pancarte qu'on peut, pour une trentaine de kopeks, obtenir un drap et une taie d'oreiller. Qui se serait attendu à pareil luxe dans un pays où les routes sont en si mauvais état ?

En somme, de Stretinsk à Tomsk, en comptant le petit détour pour aller visiter les mines d'or, nous avons franchi dans notre tarantass 2 813 verstes, soit 3 015 kilomètres, changé 115 fois de yemchtchik, et employé 410 chevaux environ.

A une altitude de 92 mètres, Tomsk a été fondé en 1604, sur le flanc de la colline qui domine la rive droite de la rivière Tom. Les rues y sont moins larges

que dans les villes plus nouvelles de la Sibérie, mais les maisons y ont un aspect plus européen. On y voit moins de constructions simplement en bois.

Notre premier soin est d'envoyer un garçon de l'hôtel à la poste chercher nos lettres ; il revient bientôt, nous disant qu'il n'y en a pas. L'absence de nouvelles, quelque pénible qu'elle soit, est un mécompte auquel il faut s'attendre en voyage, sans s'inquiéter outre mesure.

A deux pas du télégraphe, où, par parenthèse, je ne puis me faire comprendre qu'en allemand ou en russe, est l'établissement de bains. Nous y allons, suivis de Hane, auquel une opération de ce genre ne fera pas moins de bien qu'à nous. Les bains russes ont été trop souvent décrits pour que j'entre ici dans des détails. Qu'il me suffise de dire que l'établissement dans lequel nous entrons est propre et bien tenu. Il y a plusieurs chambres séparées, munies d'une seule baignoire, mais dans laquelle on ne peut, comme chez nous, renouveler l'eau à volonté. J'ai quelque peine à faire admettre qu'une seule chambre est insuffisante pour nous trois.

La malle que nous avons attachée derrière le tarantass n'a pas été volée, mais elle a besoin de réparations aux charnières. Nous sommes heureux de la retrouver, elle suffit amplement à notre garde-robe bien modeste maintenant. Un des grands ennuis en voyage, c'est le blanchissage ; mais nous avons trouvé le moyen de nous en

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

passer. Nous conservons soigneusement notre vieux linge, qui peut toujours servir encore une fois, et nous le semons sur la route. Toutefois, avant d'imiter ainsi le Petit Poucet, Marie a le soin de le démarquer. A-t-elle peur qu'on le lui rapporte? Plus nous allons et moins nous avons de bagages.

Il existe à Tomsk une société de secours aux émigrants. Nous nous empressons de faire un paquet pour cette société, de toutes les choses qui nous sont désormais inutiles, habits chauds, chapeaux, théière et assiettes en fer émaillé, etc. Ce n'est pas un grand cadeau, mais cela peut encore faire plaisir à ces malheureux.

De retour à l'hôtel, nous trouvons M. Regamey qui nous remet une lettre de mon père, qu'il a trouvée lui-même à la poste en cherchant les siennes. L'adresse de celle-ci, qui porte une douzaine de cachets, est ainsi conçue :

*M. Vapereau, venant de Pékin,
à Tomsk,*

Poste restante.

Cette lettre est allée à Pékin et en est revenue avec la traduction de « Poste restante » en russe. Il en a été de même de toutes celles envoyées par ma famille en Sibérie : toutes sont allées à Pékin, je les ai reçues à Paris trois mois après mon arrivée. Les connaissances en français des agents en Sibérie ne vont pas jusqu'à « Poste restante ».

Il n'est question ici que du choléra. Les nouvelles qui nous arrivent de Tobolsk et de Tioumen sont navrantes : la mortalité y est effrayante. Il y a bien eu plusieurs décès parmi les forçats amenés par le *Kosakowski*, sur lequel nous nous embarquerons dans deux jours, mais pas quarante-six, comme on nous l'avait dit. Il y a bien eu quatre décès à Tomsk hier, mais deux d'entre eux sont au moins dus à des imprudences. Un Cosaque ayant mangé six harengs salés est mort au bout de quelques heures. Un marchand de concombres ne pouvant se consoler de la mévente de sa marchandise et ne voulant pas la ramener l'avait dévorée. Il avait succombé après l'ingestion de la vingt et unième de ces cucurbitacées. En somme, il est certain que le choléra existe et que les autorités font tout ce qu'elles peuvent pour en cacher les ravages.

Tomsk est rempli de monuments; le plus laid est certainement la cathédrale. Nous avons pris pour nous conduire un cocher qui, voyant la difficulté que nous avions à nous exprimer en russe, s'avise de nous parler allemand. Nous sommes sauvés! Je le prie de nous montrer les points les plus curieux de la ville. Il nous conduit immédiatement dans le quartier juif, nous disant avec complaisance que les juifs sont les gens les plus industrieux, les plus travailleurs, bref les seules gens de valeur de Tomsk, et m'avoue modestement qu'il est israélite, ce dont je me doutais. Une erreur judiciaire le condamne à vivre désormais dans ce pays où les criminels fourmillent : je m'en doutais également. Tomsk

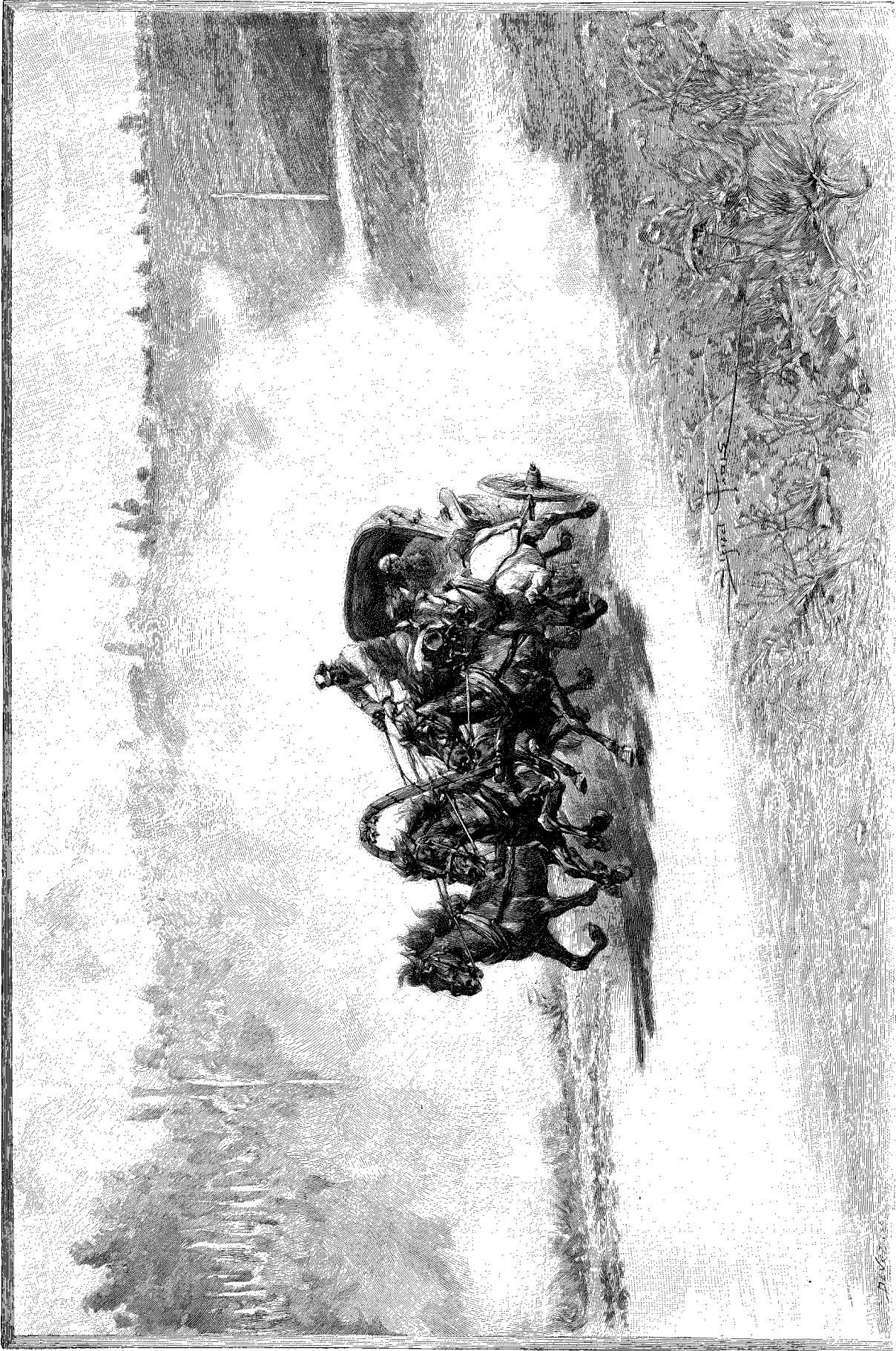
possède une église catholique, petite, mais très bien située, d'où l'on a une très belle vue. A côté est la tour au sommet de laquelle deux veilleurs tournent sans cesse, prêts à sonner le tocsin, en cas d'incendie.

A l'hôtel, je trouve un Allemand, juif évidemment, qui m'offre 100 roubles de mon tarantass. Je refuse de le vendre pour une somme si minime, préférant le laisser à l'agent de M. Cheveleff, qui en trouvera peut-être un prix supérieur après mon départ.

Le surveillant de l'hôtel est un homme de très bonnes manières, parlant français et se montrant fort empressé. J'ai appris dans la suite que c'est un ancien officier de cavalerie, qu'une gestion fantaisiste des fonds de son régiment a conduit à Tomsk. Mais les gens victimes d'accidents de cette sorte sont si nombreux en Sibérie, que nous y faisons à peine attention.

8 août. — La ville de Tomsk est traversée dans sa largeur par un torrent, dont le lit est presque à sec pour le moment, sorte de déversoir où viennent se réunir les eaux de la ville pendant les averses, pour aller se jeter ensuite dans la rivière Tom. La rue principale le coupe dans un des nombreux zigzags qu'il décrit, et en longe la rive gauche, formant un magnifique quai circulaire bordé de belles maisons. Sur la rive droite est le marché : on nomme ainsi une construction carrée, longue de 200 à 300 mètres, composée d'une galerie couverte au fond de laquelle sont de nombreux magasins, étroits mais très profonds. A l'angle nord s'élève, dans un jardinet entouré d'une balustrade, une chapelle très renommée. Il paraît qu'aujourd'hui il y aura dans cette chapelle une importante cérémonie, dont la terreur qu'inspire le choléra est la cause. On croit généralement que l'apparition du fléau est due à la sécheresse, et pour le faire cesser on vient prier le ciel d'ouvrir ses cataractes. Le ban et l'arrière-ban du clergé de Tomsk et des environs va se réunir et faire une grande procession en habits sacerdotaux, portant les objets du culte, jusqu'à la petite chapelle où seront faites des prières publiques. Toute la population, si religieuse dans l'empire russe, est invitée à se joindre au clergé. Vers dix heures, la procession passe devant les fenêtres de l'hôtel, et je réussis à en prendre une photographie. C'est un imposant spectacle : riches et pauvres, tête nue, accompagnent les dignitaires ecclésiastiques dans leur resplendissant costume.

A midi nous allons déjeuner chez M. Y..., une des plus hautes autorités de Tomsk, qui, dans une visite que je lui ai faite hier, a bien voulu nous inviter pour aujourd'hui. Mme Y... est l'amabilité même et nous fait seule les honneurs de sa table. Notre hôte a une telle crainte du choléra, qu'il ne veut toucher à aucun mets : il voit des microbes partout. Par deux fois, il vient s'asseoir à côté de nous et se laisse servir, mais, au moment de porter la fourchette à sa bouche, le cœur lui manque et il abandonne la table, après avoir trempé un biscuit anglais dans un doigt de vin. Il a une mine affreuse et meurt littéralement de faim. C'est cependant un homme très instruit et fort distingué. La terreur lui



EN TARANTASS, UNE DESCENTE (PAGE 226). — DESSIN D'A. PARIS, GRAYÉ PAR DEVOS.

donne des idées rétrogrades. Il gémit de voir que Tomsk devient un grand centre de commerce. Car, nous dit-il, ce sont les voyageurs qui apportent toutes ces épidémies, et il se réjouit à la pensée que, d'après les projets, le chemin de fer passera à 50 verstes au sud. Tomsk deviendra alors une ville morte et restera seulement un centre d'études.

Un des monuments les plus imposants est l'Université, dont le recteur, le docteur Vasili, voulut bien nous faire les honneurs.

Je connais peu d'installations scolaires qui puissent l'emporter sur celle de Tomsk. Les salles sont très vastes, bien éclairées, munies de pupitres, de tables, de tableaux de grandes dimensions; rien n'a été épargné pour assurer le confort et l'hygiène des élèves. Les laboratoires, avec leurs instruments et leurs collections, feraient honneur à beaucoup de villes d'Europe. Le recteur nous montre avec amour la planche à vivisection, qui fait pousser des cris d'horreur aux dames. Enfin il nous conduit à la bibliothèque, dont la ville de Tomsk est très fière. C'est parmi les nombreux livres français que je trouvai la relation de voyage de Lesseps.

L'université de Tomsk est de fondation récente. Elle ne date que de 1880, et c'est seulement en 1888 qu'elle a été inaugurée. Cependant grande est sa réputation, car les étudiants y viennent de tous les points de la Sibérie, bien qu'il y ait des gymnases dans beaucoup de villes. N'avons-nous pas vu le général Kapoustine envoyer ses enfants faire leurs études à Tomsk, à la grande indignation de l'archiprêtre directeur du séminaire de Blagovechtchensk? Il y a ici également une école militaire.

Hane a découvert qu'il avait ici des compatriotes, des marchands de thé, et me demande la permission d'aller les voir. Comme notre provision de thé est épuisée, c'est une bonne occasion de la renouveler, et je le conduis. Ma connaissance de la langue mandarine me fait obtenir un accueil chaleureux.

Le Chinois, en dehors de la Chine, est toujours le Chinois. Il conserve non seulement son costume, mais aussi ses coutumes et ses habitudes, à de bien rares exceptions près. On m'invite à entrer dans les appartements privés. Il ne faut pas s'attendre à ce que je parle des femmes de mes hôtes : ils n'en ont pas ici. Ceux qui sont mariés ont laissé les leurs en Chine. Et pourtant, il y a bien dans le petit magasin une dizaine d'employés qui viennent passer ici trois ans dans le célibat. Je pourrais me croire dans une arrière-boutique à Pékin. Des malles chinoises sont empilées de tous côtés, des livres de compte pendus aux murs, les couvertures, pour la nuit rangées dans les coins, et dans le fond le petit autel et l'image sacrée du dieu de la fortune, devant lequel est un brûle-parfums : les cendres accumulées prouvent que ce dieu ne chôme pas pour être déporté. On sert le thé avec du sucre, ce qui est une concession aux coutumes des barbares. Le patron de l'établissement en servant Hane lui dit ces paroles

aimables : « Ce que c'est que l'exil ! Vous n'êtes qu'un domestique ; en Chine nous ne voudrions même pas vous regarder : ici cela fait plaisir de vous voir, et nous vous traitons en égal. » Hane grimace un sourire qui peut être de remerciement à ce compliment douteux.

Les Chinois ont une peur atroce du choléra. Ils me demandent ce qu'il faut faire pour ne pas en être atteint. L'un d'eux, fataliste comme la plupart de ses compatriotes, cite d'un ton sentencieux ce vieux proverbe de son pays : « Si tu dois mourir pendu, ne crains pas de tomber à l'eau, tu ne pourras jamais te noyer ! — C'est vrai », répondent tous les autres en chœur. Nous les quittons sur ces paroles consolantes et nous regagnons l'hôtel. Ils nous ont vendu du thé exquis à raison d'un rouble la livre. Ils ont également cédé à Hane une paire de souliers, car les siens commencent à ne plus être de mise.

Dans la salle à manger de l'hôtel est un magnifique orchestre. Il a presque des dimensions d'orgue d'église. Le maître de l'établissement nous affirme que c'est le plus beau de la Sibérie. Il vient de Suisse et a coûté 15 000 francs. Je n'aime pas beaucoup, en général, la musique des orgues de Barbarie ; je dois avouer toutefois que nous eûmes plaisir à entendre l'ouverture de *Guillaume Tell*, des morceaux d'*Aïda* et différents autres opéras célèbres, sur cet instrument perfectionné.

XXIII

De Tomsk à Tobolsk.

La route qui, passant par Omsk, va de Tomsk à Tioumen, n'a qu'une longueur de 1 525 verstes, soit 1 635 kilomètres. En été, il est plus agréable de faire le trajet par bateau à vapeur, mais la distance est à peu près doublée. On descend d'abord la rivière Tom, puis le grand fleuve Ob ; on remonte ensuite successivement l'Irtich, le Tobol et la Toura. Ce trajet est de neuf à dix jours. Lorsque les eaux sont suffisamment hautes, on va directement des deux points extrêmes, sans transbordement. Ce n'est malheureusement pas le cas en ce moment. Non seulement le *Kosakovski*, sur lequel nous devons faire le voyage, n'a pas pu remonter la rivière Tom, et est resté sur l'Ob, c'est-à-dire à 60 verstes, mais la petite annexe qui doit nous conduire à lui a été obligée de mouiller à 6 verstes de Tomsk. C'est là qu'il faut aller la chercher.

9 août. — A neuf heures notre cocher juif vient nous prendre pour nous conduire à bord. On nous prévient, en nous donnant nos billets, que, s'il ne survient pas de crue dans la rivière Toura, le *Kosakovski* ne pourra remonter jusqu'à Tioumen ; que nous aurons à descendre à Yévliévo, à peu de distance de Tobolsk, et à gagner Tioumen par voie de terre. C'est avec cette perspective peu séduisante que nous nous embarquons.

Vers midi nous voyons arriver de nombreux uni-

formes. Les autorités de Tomsk, gouverneur en tête, viennent conduire à bord un très haut et très influent personnage, M. Boutovski, sénateur, procureur général à Saint-Pétersbourg, en mission spéciale, chargé de l'inspection des cours et tribunaux dans les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk; il est accompagné de trois autres magistrats et d'un secrétaire particulier.

Tous les cinq parlent admirablement le français. Ils vont pour le moment à Tobolsk, où ils doivent rester quelques jours, ce qui ne laisse pas de les effrayer.

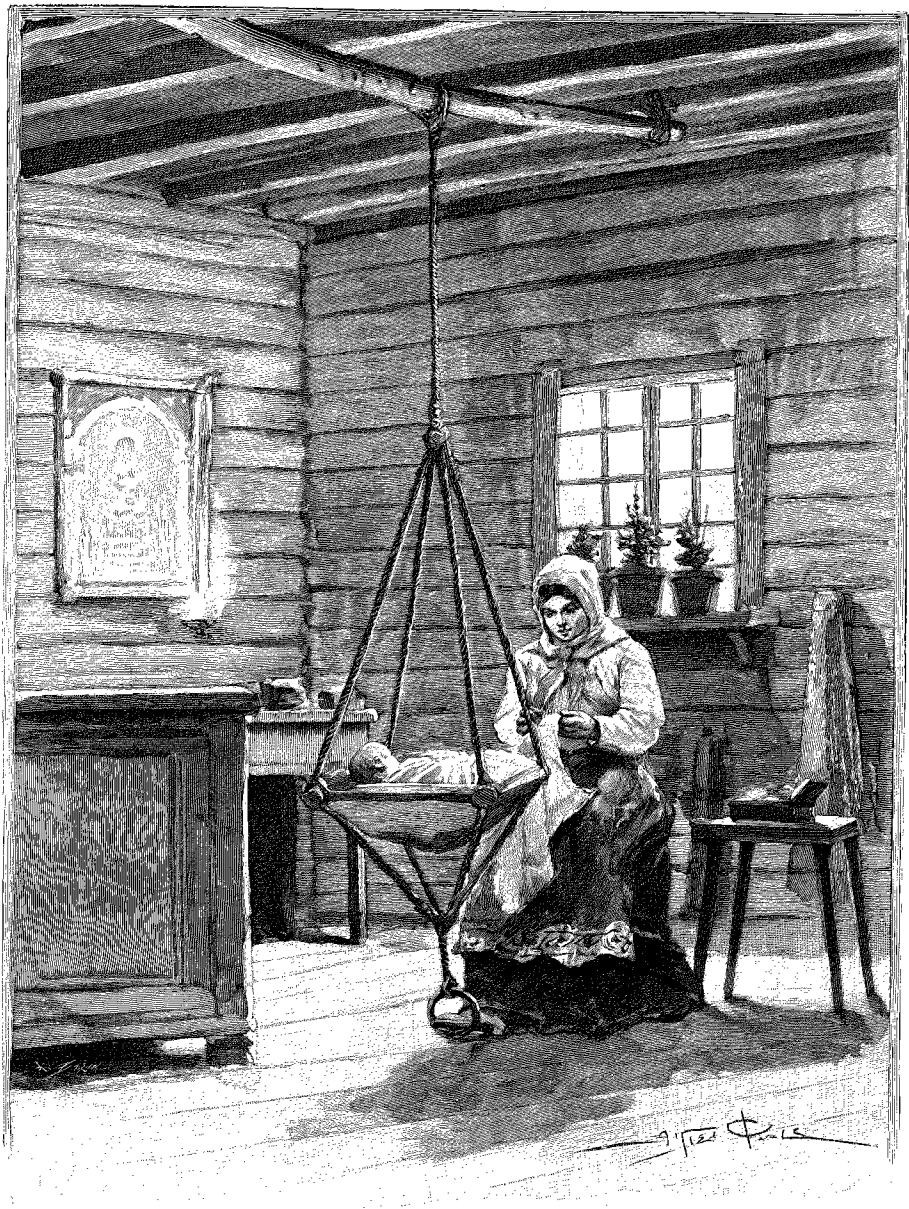
La rivière Tom, qui peut avoir 200 mètres de large, roule des eaux presque aussi limpides que l'Angara. A une grande profondeur on peut voir les poissons se jouer sur le sable. Les rives manquent d'intérêt et le pays est peu accidenté. La navigation paraît difficile, car à plusieurs reprises nous modérons notre allure, passant d'une rive à l'autre. En peu d'heures nous arrivons à l'Ob et nous prenons possession de notre cabine sur le *Kosakovski*.

Ce vapeur ressemble beaucoup au *Mouravief*, mais il est plus grand : même entassement de passagers sur l'arrière, même promiscuité qui nous paraît si étrange.

Aux premières il n'y a que les magistrats et nous. Nos cabines sont dans la cale. Il est impossible de se faire une idée de l'humidité qui y règne : humidité singulière, car les cabines sont spacieuses.

Le service est bien fait, et la cuisine bonne. Les repas sont servis à heure fixe, et quand ils sont terminés on vous apporte l'addition, comme dans un restaurant.

Nous fournissons notre thé et notre sucre : nous n'avons droit qu'à l'eau bouillante. Nous mangeons d'excellent poisson. Le sterlet surtout est délicieux, bien meilleur, à notre avis, que celui de la Volga, pourtant si renommé.



BERCEAU SIDÉRIEN¹ (PAGE 225).

Il y a à bord une blanchisseuse : il y en avait une également sur le *Yermak*; mais, n'ayant plus de linge, nous n'avons pas besoin de ses services.

Que dire de la navigation sur l'Ob, sur cet énorme fleuve, large parfois de plusieurs kilomètres, dont les rives basses souvent inondées, couvertes d'une herbe maigre, donnent l'idée d'un immense marais? Nous sommes dans la partie la moins intéressante du voyage, qui nous paraît d'autant plus triste et monotone que nous avons encore présent à l'esprit le souvenir de ces merveilleux paysages de l'Amour, toujours si variés, si pittoresques.

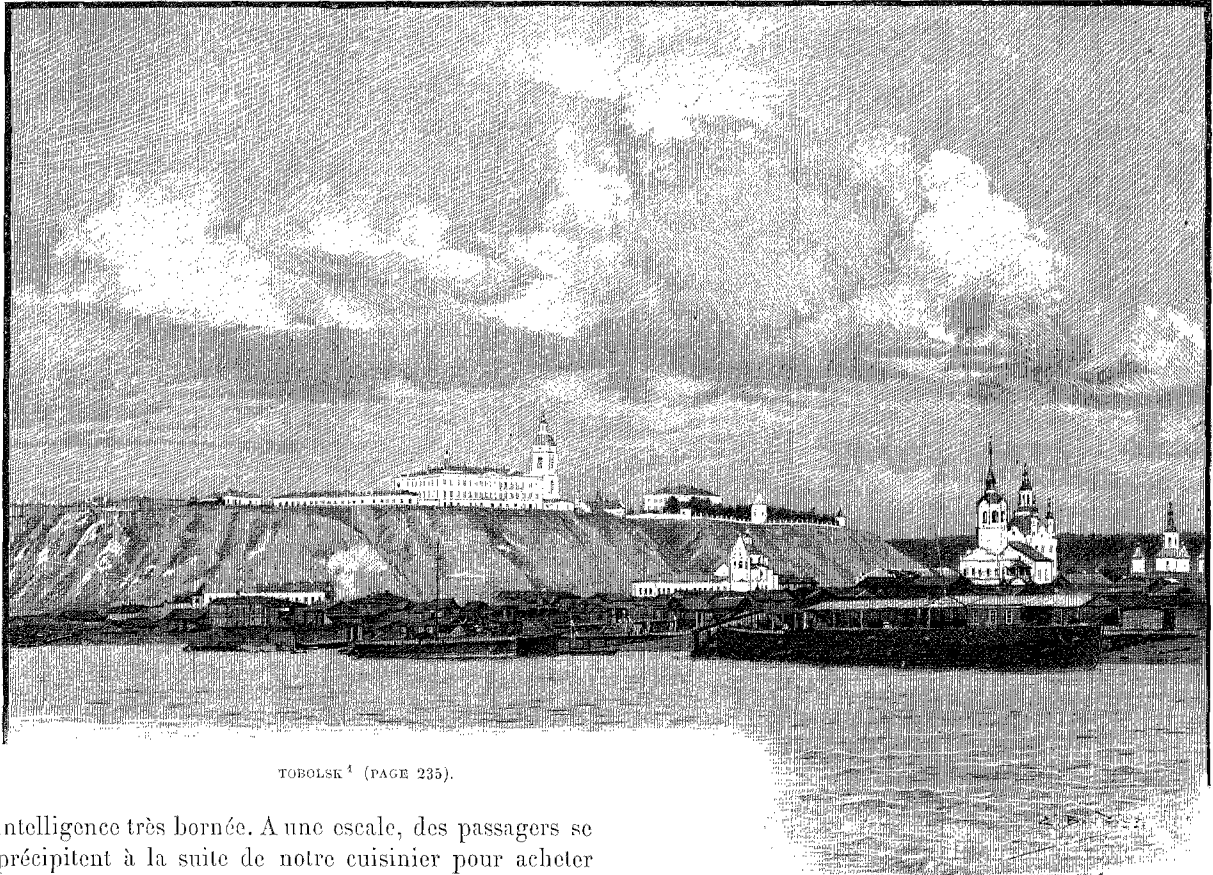
Nous marchons vers le nord et nous voyons peu à peu la végétation devenir plus maigre, les arbres de plus en

1. Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin, d'après un croquis.

plus petits, et quand nous avons dépassé le 60° degré de latitude nous ne trouvons plus que des forêts vierges impénétrables de saules serrés les uns contre les autres comme des roseaux dont le plus gros n'a pas plus de quelques centimètres de diamètre. C'est le pays de la désolation. Et cependant on y trouve des habitants, des Ostiaks, misérables humains à la figure hébétée, population douce et tranquille lentement refoulée vers le nord par les Russes. Ils vivent de pêche et de chasse. Nous en voyons de nombreux spécimens aux escales; ils me rappellent les Ghiliaks, mais sont peut-être encore plus repoussants de saleté. On les dit d'une

pendant les nuits sont très noires pendant deux ou trois heures. Il ne faut pas oublier que nous sommes au milieu du mois d'août. On m'affirme que dans ces latitudes le soleil ne disparaît pas de l'horizon le 21 juin.

Par un curieux hasard, c'est la nuit que nous arrivons aux trois points les plus connus de la route : le premier est Narym, centre de déportation. Le procureur général, y faisant son inspection, reçut la visite d'un escroc des plus célèbres qui venait lui demander de faire changer le lieu de son internement : « Que voulez-vous que fasse ici un raffiné comme moi, habi-



TOBOLSK¹ (PAGE 235).

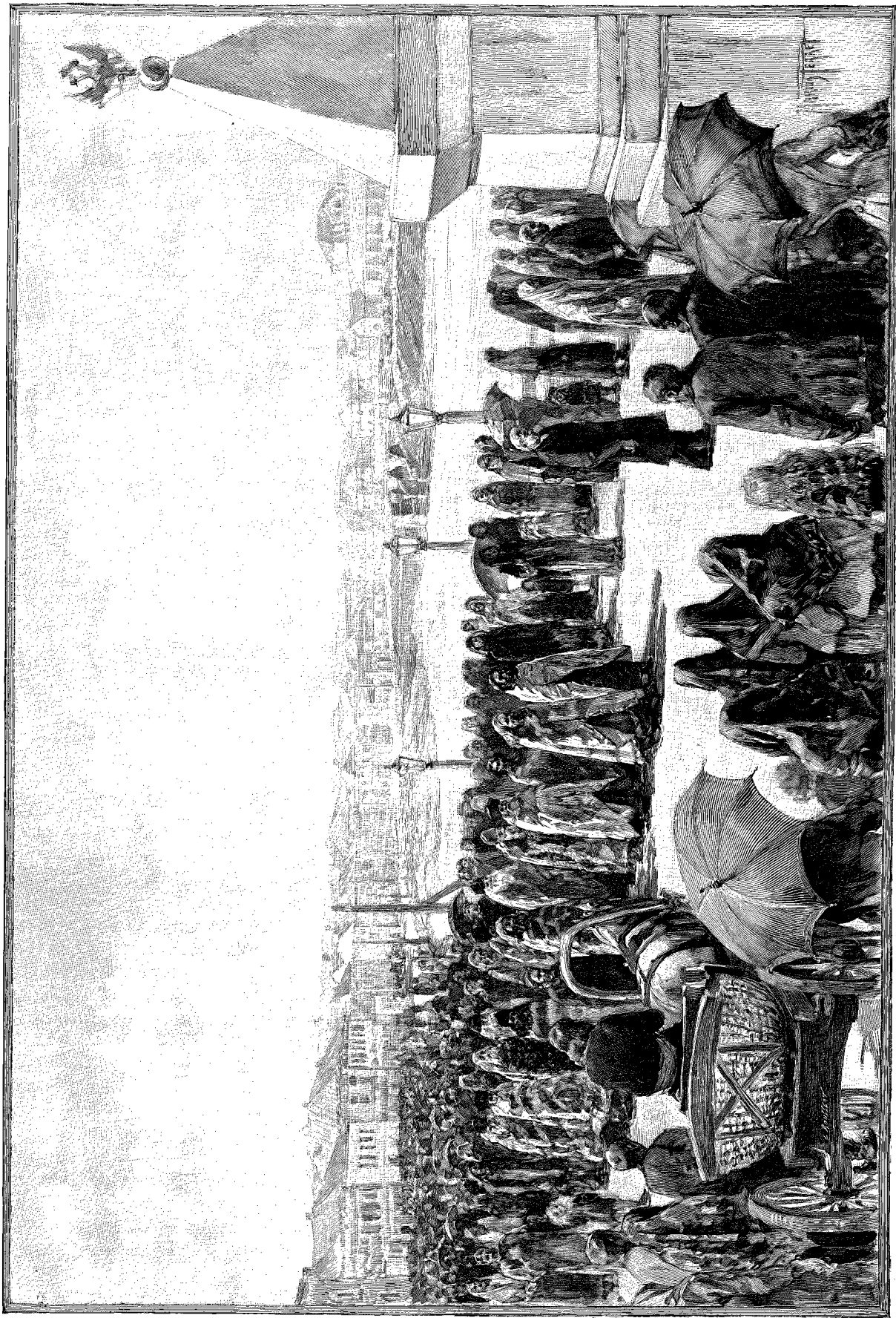
intelligence très bornée. A une escale, des passagers se précipitent à la suite de notre cuisinier pour acheter du poisson aux pêcheurs ostiaks qui attendaient sur la berge. L'un d'eux avait à lui seul une centaine, au moins, de livres de sterlets vivants, dans une longue bourriche en branches de saule. Je l'entendis demander un rouble de tout le lot. Notre maître-queux eut assez peu de pudeur pour rabattre quelques kopeks. Le misérable indigène accepta sans murmurer la somme offerte, il avait même un air de résignation qui faisait de la peine. Quelques minutes après, le maître d'hôtel entra dans le salon, portant un superbe sterlet vivant, pouvant peser 3 livres. On devait nous le préparer pour le déjeuner et il venait nous le montrer. Ce sterlet, sur l'addition, représentait deux fois le prix du lot tout entier.

Nous sommes revenus aux longs crépuscules, ce-

tué au luxe, un homme d'une intelligence supérieure et qui peut se vanter d'avoir été un moment recherché par toutes les polices du monde! »

Sourgout est un gros village sans aucun autre intérêt que celui-ci : c'est le point le plus nord que nous atteignons pendant tout notre voyage, 61° 20'. Dans la nuit il y a eu deux incidents. D'abord, une superbe aurore boréale. Tous les passagers sont furieux contre le capitaine, qui ne les a pas réveillés. L'autre incident est plus grave. Un passager avait été pris d'une attaque de choléra dans la matinée d'hier, on l'avait transporté sur la barge, et il y est mort. Pour n'effrayer personne, on a voulu le débarquer la nuit; les gens ou les autorités du pays voulaient s'y opposer. Les discussions vives qui s'ensuivirent portèrent la terreur à bord du

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.



PROCESSION A TOMSK (PAGE 228). — DESSIN DE MAHUS PENRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

Kosakovski, car elles confirmaient ce que nous savions déjà, que le bateau était contaminé. On n'entend plus parler que du choléra, et naturellement les nouvelles deviennent terrifiantes en passant de bouche en bouche. Il y a un médecin aux secondes. Il conseille de ne manger ni légumes, ni poissons surtout, ni viande qui ne soit fraîchement abattue. Or la seule viande que l'on mange à bord vient de Tomsk, et elle a déjà cinq jours de date. Je conseille à l'impressionnable M. Regamey de faire son *vin* en paix, sans penser au choléra, comme nous faisons le nôtre, les magistrats et moi, mangeant ce que l'on nous sert, légumes, poisson, qui est délicieux, et viande de Tomsk.

Samarova : autre centre de déportation, à l'embouchure de l'Irtich, énorme affluent qui prend sa source

aux frontières de Chine

dans les monts Altaï, traverse Sémipalatinsk, Omsk, Tobolsk, et vient après un cours de

4 500 kilomètres, quatre fois celui de la Loire, se jeter dans l'Ob, qu'il égale presque en largeur.

Il est 10 heures du soir quand nous y arrivons, après avoir admiré un superbe coucher de soleil,

qui a ce grand avantage sur ceux que l'on peut voir sous les tropiques, d'avoir une durée incomparablement plus longue.

Nous remontons maintenant l'Irtich, allant directement au sud. Nous avons vu la navigation se ralentir et les arbres diminuer de grosseur à mesure que nous avançons vers le nord en descendant l'Ob. Nous voyons maintenant la transformation s'opérer dans l'autre sens et la végétation devenir plus luxuriante. Dans les environs de Sourgout et de Samarova, l'été, qui n'a peut-être qu'un mois d'existence, est déjà terminé; les feuilles ont pris les teintes rouillées de l'automne. C'est avec une sorte de soulagement que nous abandonnons ces tristes pays.

Les bords de l'Irtich sont beaucoup plus accidentés que ceux de l'Ob. La plupart du temps on longe de hautes falaises de terre rongées par le fleuve et surmontées de forêts impénétrables. Des arbres renversés, retenus encore par quelques racines, pendent la tête en bas, n'attendant qu'un léger désagrègement du sol pour être précipités dans les eaux.

1. Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin, d'après un croquis.



CIMETIÈRE TATAR (PAGE 239).

14 août. — Nous avons débarqué dans la nuit un autre passager ou... son cadavre.

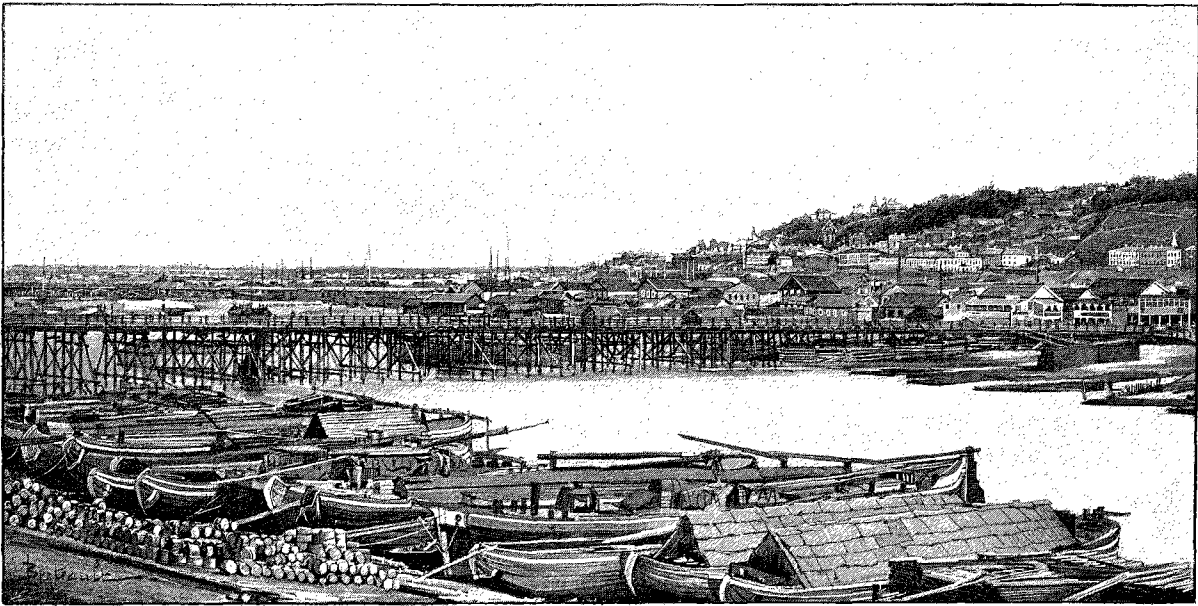
Le second du *Kosakovski* vient me trouver. M. Regamey lui a dit qu'entre Krasnoïarsk et Tomsk il avait été très indisposé, et que je lui avais administré un remède qui l'avait guéri presque immédiatement. Notre pilote est très souffrant et l'on me demande si je puis le soulager. Après avoir décliné toute espèce de responsabilité, n'étant pas médecin, je lui fais prendre 40 gouttes de chlorodyne, cette excellente médecine si peu connue en Europe, mais dont aucun Européen ne se sépare en Extrême-Orient. L'effet en fut si merveilleux que le second vint le lendemain m'en demander pour lui-même. Ai-je préservé ces deux hommes d'une attaque de choléra, je l'ignore, mais ils l'ont cru et m'en ont témoigné de la reconnaissance.

Dans la soirée nous croisons un vapeur qui remorque une barge contenant des forçats. Au centre est une longue coupée grillée où sont réunis tous les prisonniers. On me dit qu'il y en a plusieurs centaines derrière ces barreaux.

Ce spectacle nous émeut toujours, mais il laisse absolument froids nos magistrats, qui, à ce sujet, nous parlent des criminels en Sibérie, dont ils déplorent, au point de vue de l'art, le peu d'ingéniosité. Ce sont presque tous des échappés du bagne, qui assassinent bêtement, sans passion, pour voler quelques kopeks ou des habits. Ils savent qu'ils ne risquent que d'être renvoyés là d'où ils viennent, et se laissent prendre les mains rouges de sang, sans avoir pensé à se les laver. Il n'y a pas, pour le magistrat, de chasse contre un gibier rusé dont on perd et retrouve la piste : c'est une chasse dans une basse-cour. Jamais il ne se présente d'affaire comme celle d'Eyraud et Gabrielle Bompard où l'habileté d'un juge d'instruction puisse trouver à se manifester.

Les crimes sont nombreux en Sibérie et les constatations difficiles. Celles-ci doivent être faites en présence de trois personnes : le chef de police du district, un médecin et un pope. Or il est quelquefois peu commode de réunir ces trois fonctionnaires, dont un ou deux ont souvent à venir de 700 ou 800 verstes ; l'absence d'un seul rend les constatations impossibles. C'est partie remise, et pendant ce temps-là, la décomposition fait son œuvre. Il faut donc pouvoir conserver les cadavres. A cet effet, il y a, dans chaque village, des glacières ou morgues très bien installées. Ces détails ne nous surprennent nullement. Le médecin de Neretchinsk n'était-il pas allé avec le chef de la police de Stretinsk faire une constatation à Outesnaïa, c'est-à-dire à 652 verstes de chez lui !

16 août. — Vers 11 heures, Tobolsk est en vue. Nous apercevons sur la berge de la rive gauche, qui est basse, de grands hangars en planches : c'est le lazaret ; la croix rouge y brille partout. En face, sur une haute falaise, de grandes constructions blanches : c'est Tobolsk, l'ancienne capitale de la Sibérie, ou du moins c'est le Kremlin qui renferme le palais du gouverneur,

NIJNI-NOVGOROD¹ (PAGE 240).

la cathédrale, des casernes, la prison, etc., dominant la ville de près de 80 mètres.

Sur le ponton auquel nous devons nous amarrer est le chef de la police, flanqué de ses agents : il nous intime l'ordre de rester à 10 mètres, et d'attendre la visite du médecin. On veut savoir si nous n'avons pas à bord de cholériques, pour les diriger sur le lazaret. Cette cérémonie dure plus d'une heure. Suivi du chef de la police, le docteur fait le tour du bateau. Hommes d'équipage, passagers placés en rang doivent lui montrer leur langue et se laisser tâter la main, la gorge et le front. Toutes ces formalités impressionnent vivement nombre de personnes. Le poulx d'un de nos magistrats bat 106 pulsations. Les autres sont plus calmes, mais au fond la perspective de rester une huitaine de jours à Tobolsk n'a rien qui les enchante, d'autant mieux qu'on vient de leur crier du rivage qu'un de leurs amis, le procureur de la ville, est mort dans la matinée.

Enfin, nous sommes libres et nous pouvons descendre à terre. Nos compagnons de voyage nous quittent et nous sommes désolés de les voir partir, car, depuis huit jours que nous vivons avec eux, ils n'ont jamais cessé de nous montrer la plus grande amabilité. L'heure du déjeuner étant arrivée, nous nous mettons à table, Marie et moi, pour ne pas descendre à terre à jeun.

La fondation de Tobolsk date de 1586, c'est-à-dire quatre années seulement après la réunion à la Russie de la Sibérie, dont ce fut longtemps la capitale. La ville a beaucoup perdu de son importance depuis qu'elle ne se trouve plus sur la grande route des caravanes. Marchandises et voyageurs à destination de Tomsk, Irkoutsk, la Transbaïkalie, et thés de Chine

passent à plus de 200 verstes au sud, allant directement de Tioumen à Omsk. Il ne reste plus à Tobolsk que le commerce des fourrures, que fournissent les forêts du nord, et du poisson, extraordinairement abondant dans l'Irtich. C'est aussi toujours le point où se centralise la déportation.

Un Français, l'abbé Chappe d'Auteroche, fit à Tobolsk un assez long séjour, au siècle dernier. Il y avait été envoyé par l'Académie des sciences pour observer le passage de Vénus sur le Soleil, le 6 juin 1671. Le récit de son voyage et de son séjour dans cette partie de la Sibérie, publié sept années plus tard, fit beaucoup de bruit en Russie.

Nous visitons Tobolsk dans de fâcheuses circonstances. Nous ne voyons d'animation qu'autour du débarcadère, où de nombreux petits marchands ont étalé des provisions pour les passagers du *Kosakovski*; la crainte de la contagion empêche beaucoup de gens de faire des achats.

La seule chose qui distingue Tobolsk de toutes les villes que nous avons vues en Sibérie, c'est le dallage ou plutôt le parquetage des rues. Perpendiculairement aux trottoirs on a placé, tous les $\frac{1}{2}$ mètres environ, de grosses traverses ou lambourdes sur lesquelles on a cloué, côte à côte, parallèlement à l'axe de la voie, des troncs d'arbres sciés en deux, ce qui, à l'origine, devait constituer une chaussée idéale, mais ce qui manque, je crois, de solidité et de durée. Ces chaussées sont dans un état abominable, et il faut toute l'habileté des yemchtchiks pour faire éviter aux pieds des chevaux et aux roues des voitures les trous béants dont elles sont émaillées. Sur plusieurs points de la ville on est en train de remplacer les lames pourries de ce parquet. Il faut avoir habité Pékin pour se faire une idée des cloaques que l'on met à découvert et des miasmes fétides qu'ils dégagent. N'eût-il pas été préférable d'exécuter

1. Dessin de Bertheault, d'après une photographie.

ces travaux pendant la saison froide? Car s'ils ne sont pas la cause de la terrible épidémie qui sévit dans le pays, ils ne peuvent que contribuer à l'entretenir.

A la coupée du *Kosakovski* on a placé un agent de police qui empêche de monter à bord tous ceux qui ne sont pas reconnus comme faisant partie de l'équipage ou des passagers. C'est probablement pour prévenir les tentatives d'évasion.

Nous voyons bientôt arriver nos magistrats : ils ont

à l'exception d'un seul qui paraît anéanti et refuse de prendre part au déjeuner. Il se promène mélancoliquement sur le pont. A ce moment une barque quitte la rive un peu au-dessus de nous, et se dirige vers le lazaret, de l'autre côté de l'Irtich. Elle est couverte et sur ses côtés nous voyons une grande croix rouge. A l'arrière, flotte un drapeau sur lequel sont peintes une pelle et une pioche. Il n'y a pas besoin de faire un grand effort d'imagination pour découvrir la signification de ces emblèmes et l'usage de cette barque. Notre ami ne peut supporter cette vue, et descend dans le salon. Nous le plaignons, ce pauvre homme, car on prétend que, dans ces sortes d'épidémies, la terreur aide beaucoup à la contagion.

L'heure du départ est arrivée : la police est à son poste, examinant d'un œil scrutateur tous ceux qui montent à bord. Deux de nos Cosaques sont absolument ivres. L'un d'eux échappe aux regards des officiers : il s'est caché la tête dans sa houppelande et fait semblant de dormir. L'autre, moins heureux, est renvoyé à terre cuver son vin. On lui passe ses hardes. Il regarde faire l'appareillage sans souffler mot, mais au moment où nous démarrons, certain d'être à l'abri des représailles, il vomit un torrent d'injures contre les officiers.

XXIV

De Tobolsk à Paris.

Cependant le ciel s'est couvert de nuages, et un orage se prépare au-dessus du Kremlin. La ville se déroule sous nos yeux dans une sorte de cirque ; ses nombreuses églises, blanches pour la plupart, se détachent sur le fond sombre de la colline qui entoure Tobolsk. Le panorama est splendide. Nous remontons l'Irtich, puis presque im-

médiatement nous pénétrons dans la rivière Tobol, qui a donné son nom à la ville.

17 août. — Les eaux sont très basses. Il n'y a plus de doute à avoir : notre bateau cale trop pour pouvoir aller jusqu'à Tioumen. Dès l'aube, nous faisons nos préparatifs, non seulement pour quitter le *Kosakovski*, mais pour rouler encore sur les grands chemins, pendant au moins deux jours, dans un pays décimé par la maladie.

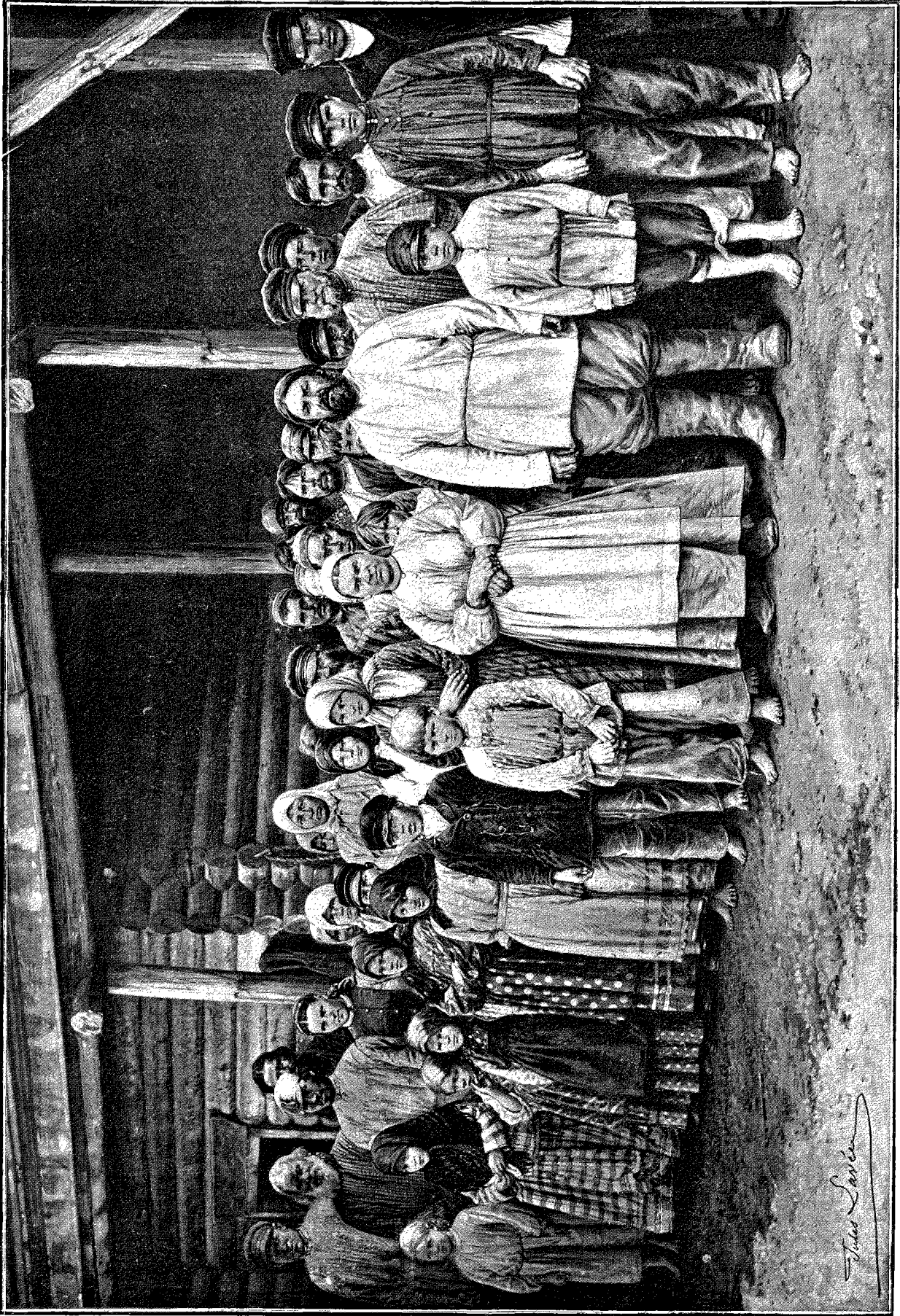
En nous embarquant à Tomsk, nous pensions être au terme de nos misères, n'avoir plus qu'à sauter des bateaux dans les chemins de fer jusqu'à Paris, et voilà qu'on va nous déposer à Yévlievo, c'est-à-dire à 128 verstes de la gare! Notre désappointement est grand. Main-



ÉGLISE A NIJNI-NOVGOROD¹ (PAGE 240).

la mine soucieuse. Tout le monde est affolé dans la ville. Chacun pense à soi et se calfeutre dans sa maison. On leur a bien préparé des logements à terre, mais ils ne peuvent trouver à s'y nourrir, même à peu près convenablement. Pas la moindre bouteille de vin à acheter! Il est deux heures et ils n'ont pas déjeuné. Ils veulent faire encore un bon repas et sont revenus pour cela sur le *Kosakovski*, dont le maître d'hôtel leur prépare un panier de provisions. Ils se rendent parfaitement compte du danger qu'ils courent en restant à Tobolsk, mais, obligés de donner le bon exemple, ils sauvent les apparences et font tous assez bonne figure,

1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.



PERSONNEL D'UNE FERME (PAGE 239). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tenant, plus de bon et confortable tarantass ; il va falloir nous contenter d'un misérable périclodnoï. Plus de liste blanche pour les chevaux, dans un pays où, nous le savons, il n'y a que deux troikas à chaque station, ce qui est à peine suffisant pour les voitures de la poste.

Vers dix heures, on annonce que nous sommes à Yévliévo, et nous accostons devant une berge élevée, au pied de laquelle on ne parvient qu'après avoir barboté dans la boue pendant 20 mètres. Arrivé au sommet, je cherche des yeux la ville, le village, le hameau ! Rien de tout cela n'existe. A 200 mètres est la maison de poste, et 200 mètres plus loin j'aperçois trois ou quatre maisons d'aspect misérable : voilà Yévliévo !

Cependant on a descendu les bagages des passagers et on les a déposés sur la berge. Le temps est très menaçant, une pluie fine commence déjà à tomber, et en attendant les voitures et les chevaux de paysans qu'on est allé chercher pour les Regamey et nous, je photographie la scène, afin de montrer aux gens civilisés qui seraient tentés de faire ce voyage, la façon barbare dont on est exposé à être traité par les grandes compagnies subventionnées de navigation, en Sibérie.

Or ce qui se passe aujourd'hui n'est pas un accident imprévu. A peu près tous les ans à pareille époque, le manque d'eau oblige les grands vapeurs à déposer leurs passagers à Yévliévo. Il serait pourtant bien facile de les transborder sur un petit steamer à fond plat, qui, lui, pourrait remonter jusqu'à Tioumen. Mais c'est une attention dont les compagnies n'ont aucun souci, parce que l'opinion publique ne se soulève pas contre elles et que les passagers supportent tout sans faire entendre la moindre protestation. Au fond, il y a dans le caractère russe beaucoup du fatalisme des Orientaux : heureuses gens !

Au bout d'une heure d'attente, nous voyons arriver deux télégas, sorte de grosses corbeilles dans lesquelles nous empilons tant bien que mal nos bagages, puis nous nous juchons par-dessus et nous voilà partis. Il n'est plus maintenant question de s'étendre mollement sur nos matelas étalés. L'important est de se tenir solidement et de ne pas être jetés hors de la corbeille dans les cahots violents qui se succèdent sans interruption. La route est abominable, par moments c'est un véritable marais dans lequel nous pataugeons au petit bonheur, verste après verste. Pour la première fois depuis notre départ de Pékin, le caractère de ma femme semble s'être modifié. Elle est franchement de mauvaise humeur et peste à haute voix contre le temps toujours menaçant, les télégas, la route, la Sibérie, les Russes et son mari. Laissons passer cet unique orage après cent jours de calme et de sérénité.

Les Regamey, eux aussi, sont trois dans leur téléga. Ils ont offert l'hospitalité à une jeune Sibérienne qui vient de Tchita et qui va à Paris étudier la médecine. Elle ne sait du reste pas un mot de français. Ses études finies, elle compte retourner s'établir dans la Transbaikalie.

Au bout de 25 verstes, nous changeons de chevaux et de voiture. Nous tombons cette fois sur une téléga encore plus petite que la précédente, et cette seconde étape est peut-être plus pénible que la première. Enfin, vers dix heures du soir, nous arrivons dans un grand village. Il fait nuit noire. Notre yemchtchik nous conduit chez un de ses amis, qui met volontiers une chambre à la disposition des voyageurs, et qui certainement nous trouvera des chevaux pour demain. Arrivés devant sa maison, nous avons quelque peine à nous faire entendre. Au bout de plusieurs minutes, il paraît enfin, une lanterne à la main. Il nous dit, d'un air triste, qu'il lui serait bien difficile de nous recevoir chez lui ce soir, car son fils est mourant : il a été atteint du choléra ce matin. Nous n'insistons pas. Un paysan qui assistait au colloque nous dit que le choléra avait fait plusieurs victimes dans le village, mais que sa maison était indemne, qu'il avait une belle chambre bien propre à notre disposition, et des chevaux et des voitures pour demain. Il n'y a qu'à accepter.

Dans la cour de sa maison, on est obligé de placer des planches pour nous permettre de franchir le fumier qui la remplit et qui va jusqu'à la première marche de l'escalier. Il a en effet une chambre assez propre avec une sorte de cloison en planches au milieu.

Nous n'avons rien mangé depuis notre départ de Yévliévo, et il est près de minuit. Six œufs, voilà tout ce que nous trouvons à nous procurer comme provision dans ce village. Nous sommes six, le partage est facile. De nombreuses tasses de thé prennent la place d'une nourriture solide. Nous procédons à notre installation pour la nuit, et il est près d'une heure quand nous éteignons les bougies.

Il n'y avait pas dix minutes que l'obscurité régnait dans nos appartements, qu'un colloque à voix basse s'établissait dans la chambre des Regamey, de même que dans la nôtre. On sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal, et que nous étions tous sous la même impression désagréable. A une heure un quart les bougies étaient rallumées. Nous cédions devant l'attaque d'ennemis trop nombreux et nous redemandions le samovar, pour passer le temps pendant qu'on préparerait les voitures et les chevaux.

Toute une journée en voiture découverte non suspendue, dans des chemins abominables, par un temps pluvieux, rien à manger, privation de sommeil, voilà de l'hygiène dans un pays contaminé !

18 août. — Ce n'est qu'à six heures que nous partons dans des télégas encore plus rustiques que les premières, et qu'on a dû mettre en état pour la circonstance. Nous longeons un joli étang, long et peu large, bordé de saules et de roseaux, que nous prenons d'abord pour une rivière. De nombreux canards sauvages y élèvent leur petite famille. Ce serait à photographier ; mais si je parlais de m'arrêter, je serais honni. Nous traversons de magnifiques plaines bien cultivées, et qui font un contraste frappant avec les déserts incultes des bords de l'Ob et du bas Irtych. Partout la moisson se prépare

abondante, et cependant on dit que la disette règne dans cette partie de la Sibérie : c'est à n'y rien comprendre.

Vers dix heures nous entrons dans l'immense cour d'une riche ferme, et l'on nous sert en peu de temps de quoi réparer nos forces. Nous y trouvons de plus des chevaux et un périclodnoï dans lequel nous serons au moins à l'abri s'il pleut.

Le fermier est un homme superbe. Il n'a pas moins de quarante personnes sous ses ordres. Sa fille, une jeune femme aux traits réguliers, est plus grande que lui de la moitié de la tête ; c'est le plus beau type qu'il soit possible de voir de la race sibérienne.

Je vais prendre une vue de la petite église du village qui est devant la porte, puis je propose au fermier qui m'a suivi de le photographier avec tout son personnel. Il me demande en hésitant ce que cela lui coûtera, et, sur ma promesse de ne rien lui faire payer, se prête assez volontiers à mon désir.

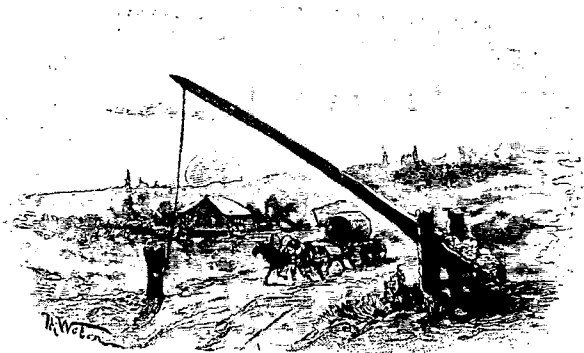
Nous partons conduits par un yemchtchik tatar, et traversons des plaines fertiles et bien cultivées. Les villages paraissent de plus en plus riches et de plus en plus habités. Quelques-uns d'entre eux nous frappent par la propreté qui y règne, et le bon entretien des cours. Les maisons ont un aspect plus gai. De loin nous apercevons les églises ; elles sont peintes en blanc ou en vert comme partout, et ont un clocher élancé. En approchant, nous remarquons que ce ne sont pas des croix qui surmontent ces édifices, mais le croissant : ce ne sont pas des églises, mais des mosquées. Les habitants ont, de plus, un costume particulier : ce sont des villages tatars.

A la sortie de l'un d'eux est un bois épais, entouré d'une barrière. Il longe la route, qui décrit ici un demi-cercle : c'est le cimetière. Sous la verdure des arbres nous voyons des cercueils rangés, se touchant presque. Ils sont un peu soulevés, de façon à ne pas toucher la terre, et un petit auvent, supporté par quatre montants, les protège contre les intempéries. Quelques-uns sont en mauvais état, et leur délabrement prouve leur vétusté.

Marie, ayant déjeuné, étant assez confortablement installée dans son périclodnoï, jouissant du beau soleil qui nous est revenu, a retrouvé sa bonne humeur. Elle se félicite maintenant de cette sécheresse qui nous a permis d'ajouter à nos souvenirs la téléga, le périclodnoï, de nouvelles punaises, la famine et enfin les villages

tatars. Car Tioumen se dessine dans le lointain, nous longeons la rive gauche de la Toura et nous pouvons même distinguer les wagons de marchandises rangés sur la rive droite, où se trouve la ville. Un galop nous amène aux faubourgs, et notre joie tombe instantanément devant le lugubre aspect qu'offre cette ville, pourtant jolie. Presque personne dans les rues, toutes les maisons fermées, les fenêtres condamnées, on sent qu'il n'y a plus dans Tioumen que ceux qui n'ont pu fuir. Ce n'est pas le délabrement de Nikolaïevsk, c'est l'abandon précipité à l'approche d'un danger. J'ai su dans la suite, de très bonne source, qu'au 18 août il était déjà mort 1 800 personnes du choléra depuis le commencement de l'épidémie.

La Toura coule encaissée entre deux berges élevées de près de 20 mètres. Nous la traversons sur un pont presque à fleur d'eau, auquel on accède des deux côtés par une rampe fantastique. Comment dans cette ville de plus de 15 000 âmes, où se trouvent plus de cent fabriques, tête de ligne du chemin de fer, et des bateaux à vapeur de Tomsk et de Sémi-palatinsk, où des foires importantes produisent un mouvement énorme de marchandises et des échanges pour des sommes considérables, ne fait-on rien pour améliorer ce dangereux passage que l'on s'est contenté de dallier en bois ?



BARRIÈRE DE ROUTE 1.

Nous passons sans encombre, et bientôt nous arrivons devant une sorte de jardin public que contourne la route, derrière laquelle se dresse un gracieux monument en briques rouges : c'est la gare.

Il est 2 heures, et le train ne part que ce soir à 10 heures. A côté du buffet, qui, par parenthèse, est excellent, sont deux salons de toilette, d'où nous sortons au bout d'une trentaine de minutes avec des vêtements bien brossés, aussi frais que peuvent l'être des habits portés pour ainsi dire nuit et jour depuis trois mois.

Le prince Grégoire Galitzin part ce soir par le même train que nous. J'ai pour lui une lettre du comte Cassini, je la lui remettrai demain. On me montre au buffet un des secrétaires du prince en train de dîner. Je le prie de vouloir bien demander pour moi une audience. Il est probable que mon costume me nuit dans l'esprit de cet officier, car je ne rencontre pas chez lui la civilité à laquelle les Russes m'ont habitué. Il prend néanmoins ma carte. Vers onze heures, un autre officier, des plus courtois, vient me prévenir que le prince me recevra volontiers demain vers neuf heures, dans son wagon-salon.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous, et je

1. Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.

restai avec le prince Galitzin pendant deux stations. C'est un des hommes les plus aimables que je connaisse.

A Yékatérinbourg le prince doit rester vingt-quatre heures, nous le voyons quitter la gare, puis, pendant que nous déjeunons, un bijoutier vient de sa part nous montrer des alexandrites, cette curieuse pierre précieuse qui est verte pendant le jour, ressemblant à une émeraude, et rouge la nuit, comme un rubis. Le prince sait que je veux emporter ce souvenir de notre passage dans les monts Oural et nous adresse un bijoutier de confiance avec quelques mots sur une de ses cartes. J'eus à Saint-Pétersbourg occasion de le remercier et de lui montrer la jolie alexandrite achetée par son entremise.

Que dire du reste du voyage? Nous sommes maintenant dans des pays trop connus et trop souvent décrits pour que j'y insiste beaucoup.

A Perm nous montons sur un excellent steamer qui en trois jours nous amène à Nijnii-Novgorod : excellente cuisine, lumière électrique dans les cabines, mais toujours pas de draps ni même de lit.

A Kazan, nous stoppons devant le lazaret; il est 9 heures du matin, et tout le monde est sur le pont. Un infirmier et une infirmière viennent à bord et aident un passager atteint du choléra à descendre. A peine arrivé à terre, nous voyons ce malheureux s'affaïsser. On est obligé de le transporter à l'hôpital. Cette lugubre scène nous impressionne péniblement tous, et terrifie plusieurs passagers.

A Nijnii-Novgorod, beaucoup de monde dans les rues. On nous dit cependant que la foire est bien moins animée que les autres années, à cause de l'épidémie. Nous faisons quelques achats dans le grand pavillon central, qui ressemble, en petit, à notre palais de l'In-

dustrie, valises en cuir de Russie, châles d'Orenbourg, ces merveilles de patience et de travail. Un de ceux achetés par nous mesure 11 mètres de superficie. Il est carré, et en le prenant par un angle, il passe, tout entier, sans difficulté aucune, dans la bague de Marie qui a 1 centimètre de diamètre.

Le caviar à Nijnii est exquis.

Malgré le vent violent qui souffle, nous allons visiter la ville en voiture découverte. Elle est des plus pittoresques. D'un côté de la rivière, les vieux quartiers, le Kremlin, les anciennes églises, en amphithéâtre sur le flanc de la colline, du sommet de laquelle la vue est superbe. Elle embrasse de l'autre côté de la rivière toute la plaine, sur laquelle se trouve la nouvelle ville avec la foire et ses magasins : au loin, la Volga serpente à perte de vue.

Le lendemain, à Moscou, nous disons adieu aux Regamey, qui vont directement à Vilna. Il y a près d'un mois que nous vivons ensemble, ce sont des amis que nous quittons.

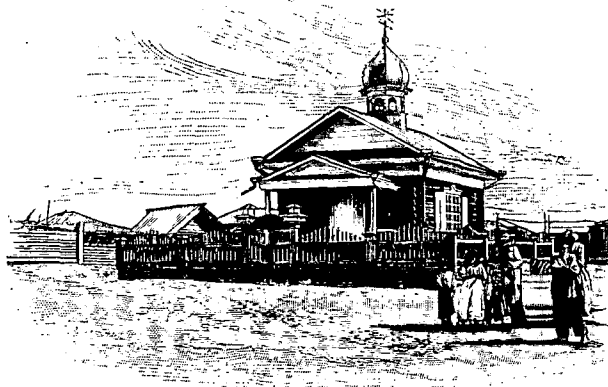
5 septembre. — Enfin, après être restés quatre jours à Moscou, quatre à Saint-Pétersbourg, et un à Vienne, nous rentrons en France par le Tirol. Malgré le choléra qui nous suit et nous cause des tracas sans nombre à toutes les frontières, nous jouissons d'une parfaite santé.

Nous traversons l'ancien continent dans toute sa largeur. Nous rapportons de notre voyage 150 clichés 18×24 qui, grâce à l'excellence des appareils choisis par M. Paul Nadar lui-même, m'ont donné des résultats fort satisfaisants. Et s'il y a eu parfois des moments pénibles pendant notre longue pérégrination, nous nous les rappelons avec plaisir maintenant, car ce sont autant de souvenirs pour le reste de notre vie.

Il y a cent douze jours que nous avons quitté Pékin.

1. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

CHARLES VAPERAU.



ÉGLISE DE VILLAGE.